



Festival de l'art d'Estran

22,23 septembre 2018

Trébeurden, France

Installation / performance

Mike Schertzer



L'inexprimable (textes de Franz Kafka)

Le chemin qui mène à l'autre est pour moi très long.

Le bien est en un certain sens désolant.

Ma vie est l'hésitation devant la naissance

Toute littérature est assaut contre la frontière.

Une vie qui passe inaperçue. Un échec qui se voit.

L'esprit ne sera libre que s'il cesse d'être un appui.

L'éclat de vos yeux supprime la souffrance du monde.

Seule la nuit est le moment du dressage en profondeur.

De vrai adversaire monte en toi un courage sans limites.

Chacun vit derrière des barreaux qu'il transporte avec lui.

Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde.

Celui qui conserve la faculté de voir la beauté ne vieillit pas.

On ne peut pas briser de chaînes quand il n'y en a pas de visibles.

Une fois que l'on a accueilli chez soi le mal, il n'exige plus qu'on croie en lui.

Quand il est juste, le lot conduit ; quand il ne l'est pas, il écarte du chemin.

Ne laisse pas le mal te faire croire que tu puisses avoir des secrets pour lui.

Passé un certain point il n'est plus de retour. C'est ce point là qu'il faut atteindre.

La justice ne veut rien de toi. Elle te prend quand tu viens et te laisse quand tu t'en vas.

S'il avait été possible de construire la tour de Babel sans l'escalader, cela aurait été permis.

Pour atteindre à la grandeur, l'homme doit nécessairement passer par sa propre petitesse.

Comme un chemin en automne : à peine redevenu net, il se couvre à nouveau de feuilles mortes.

L'art est toujours l'affaire de la personnalité tout entière. C'est pourquoi il est, au fond, tragique.

Le verdict ne tombe pas d'un seul coup ; c'est le procès qui se transforme avec le temps en verdict.

Il y a des questions que nous ne pourrions pas surmonter si nous n'en étions pas par nature dispensés.

Vos actions vont peut-être laisser de profondes traces dehors dans la neige de la cour mais pas davantage.

Les arrières pensées avec lesquelles tu accueilles en toi le mal ne sont pas les tiennes mais celles du mal.

Théoriquement il y a une parfaite possibilité de bonheur : croire à l'indestructible en soi et ne pas y tendre.

La vie est une perpétuelle distraction qui ne vous laisse même pas prendre conscience de ce dont elle distrait.

On ment le moins possible seulement quand on ment le moins possible, et non quand on en a le moins l'occasion.

J'essaie constamment de communiquer quelque chose d'incommunicable, d'expliquer quelque chose d'inexplicable.

Le travail libère le désir du rêve qui ne fait souvent qu'aveugler l'homme et le bercer d'illusions finalement mortelles.

Comprendre cette chance que le sol sur lequel tu te tiens ne peut être plus grand que les deux pieds qui le recouvrent.

Dois-je laisser dire de moi qu'au début de mon procès je voulais le finir et qu'à la fin je ne voulais que le recommencer ?

L'angoisse de la mort est seulement le résultat d'une vie qui n'est pas accomplie. C'est l'expression d'une trahison.

L'art est, comme la prière, une main tendue dans l'obscurité, qui veut saisir une part de grâce pour se muer en une main qui donne.

Deux tâches du début de la vie : rétrécir toujours ton cercle, et revérifier toujours que tu n'es pas caché quelque part hors de ton cercle.

Tout lui est permis, sauf de s'oublier, et par là bien sûr tout revient à être interdit, et même ce qui est, dans l'instant, nécessaire au tout.

Tous les défauts humains sont impatience, une rupture prématurée du méthodique, une apparence de clôture autour de la chose apparente.

Le péché originel, le vieux tort fait par l'homme, subsiste dans le reproche que fait l'homme et dont il ne démord pas, qu'il lui fut fait tort, qu'on lui a fait le péché originel.

Le vrai chemin passe par-dessus une corde qui n'est pas tendue en hauteur, mais presque au ras du sol. Elle semble plis faite pour faire trébucher que pour être franchie.

Le calme apparent avec lequel les jours, les saisons, les générations et les siècles se succèdent, veut dire : être à l'écoute ; c'est ainsi que trottent les chevaux devant la voiture.

Aussi fermement que la main tient la pierre. Mais si elle la tient fermement, c'est seulement pour la jeter d'autant plus loin. Mais c'est aussi dans ce lointain que mène le chemin.

Nous avons été créés pour vivre au paradis, le paradis était destiné à nous servir. Notre destinée a été changée ; qu'il soit arrivé la même chose à la destinée du paradis n'a pas été dit.

Par la violence on ne peut rien effacer de ce qui est né de la poussière de la terre. Il reste toujours la semence originelle de tous les êtres et de toute chose. La poussière est éternelle.

Tu peux s'abstenir des souffrances du monde, cela t'est permis et c'est conforme à ta nature, mais peut-être cette abstention est-elle justement l'unique souffrance que tu pouvais éviter.

Pourquoi nous plaignons-nous de la chute originelle ? Si nous avons été chassés du Paradis, ce n'est pas à cause d'elle, c'est à cause de l'Arbre de Vie, pour que nous n'en mangions pas.

Innombrables sont les cachettes, et unique le salut, mais il y a autant de possibilités de salut qu'il y a de cachettes. « Il y a un but, mais pas de chemin ; ce que nous appelons chemin, c'est traîner. »

Les corneilles prétendent qu'une unique corneille pourrait détruire le ciel. Cela est hors de doute, mais ne prouve rien contre le ciel, car cieux signifie justement : impossibilité des corneilles.

Les joies de cette vie ne sont pas les siennes, mais notre peur de l'ascension à une vie supérieure ; les tourments de cette vie ne sont pas les siens, mais le tourment qu'on s'inflige à cause de cette peur.

Tu peux te tenir à l'écart des souffrances du monde, on te laisse la liberté de le faire et cela correspond à ta nature, mais peut-être cet éloignement est-il justement l'unique souffrance que tu pourrais éviter.

L'instant décisif dans le développement humain a lieu tout le temps. C'est pourquoi les mouvements spirituels révolutionnaires qui déclarent nul et non avenu tout ce qui précède ont raison : rien n'a encore eu lieu.

Le mort est devant nous, un peu comme au mur de la salle de classe un tableau de la bataille d'Alexandre. Ce qu'il nous reste à faire, c'est, à travers nos actes dans cette vie, d'obscurcir encore le tableau ou de l'effacer tout à fait.

Le courant contre lequel il nage et si furieux que parfois, dans un certain état de désagrégation, on est désespéré du calme désert dans lequel on barbote, tant, en effet, un instant de défaillance vous repousse infiniment loin.

Le chemin est souvent long et difficile, qui mène de l'impression à la connaissance, et beaucoup de gens sont tout simplement de piètres voyageurs. Il faut leur pardonner quand ils viennent en titubant se heurter à nous comme à un mur.

Avant je ne comprenais pas pourquoi je ne recevais aucune réponse à ma question, aujourd'hui je ne comprends pas comment j'ai pu croire que je pouvais poser une question. Mais avant je ne croyais absolument pas, je posais juste la question.

La liberté - soit dit en passant - est bien souvent une source d'illusion parmi les hommes. Et, de même que la liberté compte au nombre des sentiments les plus sublimes, l'illusion correspondante ne manque pas, elle non plus, de sublime.

Les hasards n'existent que dans notre tête, dans nos perceptions limitées. Ils sont les reflets des limites de notre connaissance. Le combat contre le hasard est toujours un combat contre nous-mêmes, et nous ne pouvons jamais gagner entièrement

Sans avoir connaissance des termes de l'accusation ni, à plus forte raison, des suites qui pourraient lui être données, il lui fallait se remémorer toute sa vie, jusque dans les actes et les événements les plus infimes, puis l'exposer et enfin l'examiner sous tous ses aspects.

Tout homme porte une chambre en lui. On peut même le vérifier en écoutant. Quand quelqu'un marche vite et que l'on tend l'oreille, la nuit par exemple, lorsque tout est tranquille, on peut entendre le petit bruit d'un miroir mal fixé au mur ou celui d'un chapeau de lampe.

Il n'est pas nécessaire que tu sortes de chez toi. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attends. Simplement. N'attends même pas, sois pleinement calme et seul. Le monde va s'offrir à toi pour que tu démasques, il ne peut rien faire d'autre, il va se tordre extasié devant toi.

Ah, la cohérence. Ces vieilles lunes ! Tous les livres en sont pleins ; dans toutes les écoles, les maîtres l'inscrivent au tableau, la mère en rêve pendant qu'elle allaite son enfant -et toi, mon gars, tu es assis ici et tu me parles de cohérence. Tu dois avoir eu une jeunesse bien dépravée.

Vous n'avez pas besoin de quitter votre chambre. Restez assis à votre table, et écoutez. Vous n'avez même pas besoin d'écouter, attendez simplement, ne bougez pas, restez seul. Le monde va venir librement s'offrir à vous pour être démasqué. Il n'a pas le choix, il va se dérouler en extase à vos pieds.

Les arrière-pensées avec lesquelles tu accueilles en toi le mal ne sont pas les tiennes, mais celui du mal. «La bête attache le fouet au maître et se fouette elle-même pour

devenir maître, et elle ne sait pas que cela n'est qu'une illusion engendrée par un nouveau nœud à la lanière du fouet du maître.»

Il y a pour les hommes deux péchés capitaux, d'où découlent tous les autres : impatience et paresse. L'impatience les a fait chasser de Paradis, la paresse empêche qu'ils reviennent. Mais peut-être n'y a-t-il qu'un péché capital : l'impatience les a fait chasser, l'impatience empêche qu'ils reviennent.

Si tu parcourais une plaine et si, malgré ta bonne volonté d'avancer, tu reculais, alors la cause serait désespérée ; mais tu gravis une pente raide, aussi raide, aussi raide peut-être que toi-même vu d'en bas, si bien que les pas en arrière peuvent aussi n'être dus qu'à la nature du terrain, et tu ne dois pas désespérer.

Ce qu'il y a de vraiment caractéristique dans ce monde, c'est qu'il est éphémère. En ce sens, les siècles n'ont aucune avance par rapport à l'instant instantané. La continuité de l'éphémère ne peut donc apporter aucun réconfort ; le fait qu'une vie nouvelle fleurisse au milieu des ruines prouve moins la continuité de la vie que celle de la mort.

Ce sentiment : « je ne vais pas jeter l'ancre ici »-et immédiatement sentir autour de soi la marée montante et agitée ! Un revirement. La réponse, à l'affût, craintive, entoure furtivement la question, cherche désespérément dans son visage inaccessible, la suit dans l'absurde, c'es à dire sur les chemins s'éloignant le plus possible de la réponse.

Il faut accueillir patiemment en soi-même toute chose, et il faut croître. Les frontières de moi angoissé ne tombent que sous l'action de l'amour. Derrière les feuilles mortes qui bruissent autour de nous, il faut voir déjà la jeune et frais feuillage de printemps, il faut patienter et attendre. La patience est le seul vrai fondement de la réalisation de tous les rêves.

Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tienne prête à côté de chaque être et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée, enfouie dans les profondeurs, invisible, lointaine. Elle est pourtant là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde, qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. C'est là l'essence de la magie, qui ne crée pas, mais invoque.

On leur donna le choix entre être rois ou messagers des rois. Comme des enfants, ils voulurent tous être messagers. C'est pour cela qu'il y a des messagers braillards, ils filent à travers le monde et, puisqu'il n'y a pas de roi, ils s'échangent en criant les nouvelles devenues absurdes. Ils mettraient bien un terme à leurs vies misérables, mais ils n'osent pas à cause du serment professionnel.

Je suis peut-être réellement perdu, la tristesse de ce matin reviendra, je ne pourrais pas lui résister longtemps, elle m'enlève tout espoir. Je n'ai même pas envie de tenir mon journal, peut-être parce qu'il y manque déjà trop de choses, peut-être parce que je ne pourrai jamais décrire que des façons d'agir incomplètes, semble-t-il -, peut-être parce que le fait même d'écrire contribue à ma tristesse.

Il se serait contenté d'une prison. Finir prisonnier – voilà qui serait un but dans la vie. Mais c'était une cage avec des barreaux. Indifférent, souverain, le tumulte du monde affluait dans la cage et en refluit comme chez lui, le prisonnier à vrai dire était libre, il pouvait prendre part à tout, rien de dehors ne lui échappait, il aurait même pu quitter la cage, il y avait un mètre entre les barreaux, il n'était même pas prisonnier.

Ressentir une visite imprévue comme un dérangement, c'est un signe certain de faiblesse, une fuite devant l'imprévu. On se terre dans une vie dite « privée », faute d'avoir les forces nécessaires pour affronter le monde. On fuit le miracle et l'on se réfugie dans une attitude de l'autolimitation. C'est une retraite. Car enfin l'existence, c'est avant tout être-avec-les-choses, c'est un dialogue. On n'a pas le droit de s'y dérober.

Un premier signe d'un début de connaissance, c'est le désir de mourir. Cette vie-ci semble insupportable, une autre inaccessible. On n'a plus honte de vouloir mourir ; on demande son transfert de la vieille cellule, qu'on hait, pour une nouvelle, que l'on apprendra bientôt à haïr. Cela se fait avec l'étroit concours d'un reste de foi : que pendant le transfert le maître viendra à passer dans le couloir, jettera un regard sur le prisonnier et dira : « Celui-là, ne le rentrez pas en cellule, Il vient chez moi. »

Je voulais que l'on fit sortir mon cheval de l'écurie. Le valet ne comprenait pas. J'y fus moi-même, sellai la bête et la montai. Au loin, j'entendais sonner un clairon. — pourquoi ce clairon ? lui dis-je. Mais il ne savait rien et n'avait rien entendu. Au portail, il m'arrêtait et me demandait : —Où va monsieur ? —je ne sais rien, loin d'ici

seulement ! Loin d'ici et toujours loin d'ici, seule façon d'atteindre mon but. —Tu connais donc ton but ? dit cet homme. —Oui, répliquai-je, puisque je te l'ai dit ; loin d'ici, voilà mon but !

La plupart des hommes ne vivent pas vraiment. Ils sont seulement accrochés à la vie comme les coraux sur un récif. Et les hommes sont bien plus à plaindre que ces êtres rudimentaires. Ils n'ont pas de rocher solide qui défie le ressac. Ils n'ont pas non plus chacun sa petite gangue de calcaire. Ils secrètent seulement une bile acide, qui les rend plus faibles et plus solitaires encore, parce qu'elle les sépare des autres. Que peut-on y faire ? Il ne reste qu'à faire preuve de patience et à ravalier sans un mot toute cette bile qui monte en nous. C'est tout ce qu'on peut faire, si l'on ne veut pas avoir honte des hommes et de soi-même.

Les difficultés que j'ai à parler aux gens - difficultés certainement incroyables pour d'autres - viennent de ce que mon mode de pensée, ou plutôt le contenu de ma conscience, est absolument nébuleux, j'y suis installé - dans la mesure où cela dépend de moi - sans que rien me dérange et même avec satisfaction, alors qu'une conversation humaine exige un état aigu, de la consistance et une cohérence continuelle, toutes choses qui n'existent pas en moi. Personne ne consentira jamais à rester couché avec moi dans les brumes et y consentirait-il que je ne pourrais pas faire sortir le brouillard de mon front, entre deux êtres humains, il se liquéfie et se réduit à rien.

Il y a deux adversaires : le premier le presse par-derrière, depuis l'origine. Le deuxième lui barre la route vers l'avant. Il se bat contre les deux. A dire vrai le premier l'assiste dans son combat contre le deuxième, car il veut le pousser vers l'avant, et de même le deuxième l'assiste dans son combat contre le premier ; car il le pousse en effet vers l'arrière. Mais il n'en a ainsi que théoriquement. Car il n'y a pas là seulement les deux adversaires, il y a aussi, en outre, lui-même, et qui connaît proprement ses desseins ? De toute façon son rêve c'est, une fois, dans un instant sans surveillance - il y faut à coup sûr une nuit plus noire qu'il n'y en eut jamais-, de sortir d'un bond de la ligne de front et d'être érigé, en raison de son expérience du combat, en juge-arbitre du combat entre ses adversaires.

L'être humain a une volonté libre, et ce de trois façons : Premièrement, il était libre quand il voulut cette vie ; maintenant c'est vrai, il ne peut plus revenir là-dessus, car il

n'est plus celui qui la voulut alors, sinon en tant qu'il accomplit sa volonté d'alors, puisqu'il vit. Deuxièmement, il est libre puisqu'il peut choisir la démarche et le chemin de cette vie. Troisièmement, il est libre puisqu'il a, en tant que celui sera de nouveau un jour, la volonté de se laisser coûte que coûte traverser la vie et de se laisser parvenir à soi de cette manière et par un chemin qu'il peut choisir en effet, mais qui est en tout cas si labyrinthique qu'il ne laisse pas un pouce de cette vie intact. Telle est la trinité de la volonté libre, mais, c'est aussi, parce que c'est simultanément, une unité, et fondamentalement tellement unité qu'il n'y a pas de place pour une volonté, libre ou pas.

Quatre légendes parlent de Prométhée : Selon la première, ayant trahi les dieux en livrant leur secret aux hommes, il fut enchaîné sur le Caucase et les dieux envoyèrent des aigles qui devaient lui ronger le foie, mais ce foie renaissait toujours. D'après la seconde, Prométhée dans les convulsions de douleur que lui causaient ces bêtes qui le rongeaient sans cesse, s'enfonça si profondément dans le roc qu'il ne fit plus qu'un avec lui. D'après la troisième, sa trahison fut oubliée au cours des siècles : les dieux l'oublièrent, les aigles, et lui-même aussi. D'après la quatrième, on se fatigua enfin d'un supplice sans cause. Les dieux se lassèrent, les aigles se lassèrent, la blessure se ferma, lassée. Restait l'inexplicable rocher. La légende essaie d'expliquer l'inexplicable. Comme elle vient d'un fond de vérité, elle retourne nécessairement en fin de compte à l'inexplicable.

Voici à peu près ce qu'il en est : j'étais un animal des bois qui, en ce temps là, ne vivait presque jamais dans la forêt, mais terré n'importe où dans un sale fossé (sale en raison de ma seule présence, naturellement), lorsque je vis au grand soleil la chose la plus merveilleuse que j'eusse jamais aperçue ; je ne songeais plus à rien, je m'oubliais totalement ; je me suis levé, je me suis approché, craintif, au sein de cette liberté nouvelle qui me rappelait pourtant l'air natal, je me suis approché malgré ma peur, et je suis arrivé jusqu'à toi. Que tu étais bonne ! je me suis couché à tes pieds, comme si j'en avais le droit, et j'ai posé mon visage dans tes mains, je me suis senti heureux, fier, libre, puissant, chez moi ; tellement chez moi ! (toujours, toujours tellement chez moi!). Mais au fond j'étais resté la bête, je n'appartenais qu'à la forêt, je ne vivais ici, au grand jour, que par ta grâce. Sans le savoir (j'avais tout oublié) je lisais mon destin dans tes yeux. Cela ne pouvait durer. Tu ne pouvais éviter, même en me caressant de la main la plus bienveillante, de découvrir en moi des singularités qui relevaient de la forêt, de cette origine, de cette véritable patrie ; il a fallu te donner, fallu te répéter

ces explications sur la "peur" qui me torturaient (toi aussi, mais injustement) comme si j'avais déjà les nerfs à nu ; j'ai senti quelle plaie répugnante je représentais dans ta vie, et quel obstacle universel !

Une sentinelle se tient postée devant la Loi; un homme vient un jour la trouver et lui demande la permission de pénétrer. Mais la sentinelle lui dit qu'elle ne peut pas le laisser entrer en ce moment. L'homme ce réfléchit et demande alors s'il pourra entrer plus tard. « C'est possible, dit la sentinelle, mais pas maintenant. » La sentinelle s'efface devant la porte, ouverte comme toujours, et l'homme se penche pour regarder à l'intérieur. La sentinelle, le voyant faire, rit et dit: « Si tu en as tant envie essaie donc d'entrer malgré ma défense. Mais dis-toi bien que je suis puissant. Et je ne suis que la dernière des sentinelles. Tu trouveras à l'entrée de chaque salle des sentinelles, de plus en plus puissantes; dès la troisième, même moi, je ne peux plus supporter leur vue. » L'homme ne s'était pas attendu à de telles difficultés, il avait pensé que la Loi devait être accessible à tout le monde et en tout temps, mais maintenant, en observant mieux la sentinelle, son manteau de fourrure, son grand nez pointu et sa longue barbe rare et noire à la tartare, il se décide à attendre quand même jusqu'à ce qu'on lui permette d'entrer. La sentinelle lui donne un escabeau et le fait asseoir à côté de la porte. Il reste là de longues années. Il multiplie les tentatives pour qu'on lui permette d'entrer et fatigue la sentinelle de ses prières. La sentinelle lui fait subir parfois de petits interrogatoires, l'interroge sur son village et sur beaucoup d'autres sujets, mais ce ne sont que des questions indifférentes comme les posent les grands seigneurs et pour finir elle dit toujours qu'elle ne peut pas le laisser entrer. L'homme, qui s'est abondamment pourvu pour son voyage de toutes sortes de provisions, emploie tout, si précieux que ce soit, pour soudoyer la sentinelle. Et la sentinelle prend bien tout, mais en disant: « Je n'accepte que pour que tu ne puisses pas penser que tu as négligé quelque chose. » Pendant ses longues années d'attente, l'homme ne cesse presque jamais d'observer la sentinelle. Il en oublie les autres gardiens, il lui semble que le premier est le seul qui l'empêche d'entrer dans la Loi. Et il maudit bruyamment la cruauté du hasard pendant les premières années; plus tard, en devenant vieux, il ne fait plus que grommeler. Il retombe en enfance, et comme, au cours des longues années où il a étudié la sentinelle, il a fini par connaître jusqu'aux puces de son col de fourrure, il prie les puces elles-mêmes de l'aider à fléchir le gardien. Finalement, sa vue s'affaiblit et il ne sait si la nuit se fait vraiment autour de

lui ou s'il est trompé par ses yeux. Mais maintenant il discerne dans l'ombre l'éclat d'une lumière qui brille à travers les portes de la Loi. Il n'a plus pour longtemps à vivre désormais. Avant sa mort, tous ses souvenirs viennent se presser dans son cerveau pour lui imposer une question qu'il n'a pas encore adressée. Et, ne pouvant redresser son corps raidi, il fait signe au gardien de venir. Le gardien se voit obligé de se pencher très bas sur lui, car la différence de leurs tailles s'est extrêmement modifiée. « Que veux-tu donc encore savoir? demande-t-il, tu es insatiable. – Si tout le monde cherche à connaître la Loi, dit l'homme, comment se fait-il que depuis si longtemps personne que moi ne t'ait demandé d'entrer? » Le gardien voit que l'homme est sur sa fin et, pour atteindre son tympan mort, il lui rugit à l'oreille: « Personne que toi n'avait le droit d'entrer ici, car cette entrée n'était faite que pour toi, maintenant je pars, et je ferme. »

